Du nouveau à Paris ...sur la scène

"LE DIABLE BOITEUX" AU THÉATRE EDOUARD VII

M. DE TALLEYRAND

a fait sa rentrée au théâtre dans le rôle de Sacha Guitry

Par Max FAVALELLI

PARMI toutes les répliques fameuses que M. Sacha Guitry a recueillies de la bouche de M. de Talleyrand, il en est une qu'il eût bien fait de méditer. C'est celle-ci : « Il en est du passé comme du laurier : c'est en le remâchant que l'on en découvre l'amertume ».

En ressuscitant le prince de Bénévent, M. Sacha Guitry obéit à un dessein qui n'est que trop évident. Et il n'a mobilisé l'ombre de l'ancien évêque d'Autun que parce que celui-ci lui permettait, par analogies et subtiles allusions, de traiter à sa guise certains événements récents. Je pense que M. Sacha Guitry eût été mieux inspiré en opposant à cette tentation une résistance plus farouche.

L'auteur s'est fait le champion du double « J E »

Dominé par son propos, M. Sacha Guitry ne s'est point tant soucié de nous dépeindre l'existence de son héros au travers de neuf tableaux — qui, d'ailleurs, sont bien plutôt des miniatures — que de rassembler autour de lui les comparses susceptibles de lui procurer l'occasion de placer les aphorismes allusifs de son choix. Ainsi, M. Sacha-Talleyrand devient-il à la fois le champion du double « je » et du double sens.

Le public, sans doute, s'accommoderait de ce cours de petite Histoire — car M. de Talleyrand a bien de l'esprit et son porte-parole n'en manque pas non plus — mais il est une faute qu'il ne pardonnera certainement pas à M. Sacha Guitry : celle d'être ennuyeux. Or, il faut bien avouer que si cet ana est illustré avec goût avec raffinement même, il ne retient pas l'attention jusqu'au bout... Il n'est pas que le Diable qui boite : la pièce aussi. Elle commence mieux qu'elle ne finit. Et lorsque, au dernier acte, Talleyrand se met au lit, il se trouve des spectateurs pour envier son sort.

Poudré, gourmé, plein d'onction et de morgue, M. de Talleyrand a été remarquable dans le rôle de Sacha Guitry. Mlle Lana Marconi a la beauté du Diable ; celui qui ne claudique pas. Henry Laverne, Maurice Teynac, Philippe Richard méritent la couronne que l'auteur leur décerna. Mme Jeanne Fusier-Gir est fort pittoresque. Et je vais sans doute commettre un crime de lèse-majesté : M. Emile Drain ne ressemble plus à l'Empereur, mais à Georges Milton.

Le Diable est boiteux... Peut-être est-ce pour cela qu'il n'a point réussi à me faire marcher ?

UNE RENTRÉE SENSATIONNELLE A PARIS

Wilhelm Furtwaengler

AU PUPITRE... ET SUR LA SELLETTE

Par Marc PINCHERLE.

L'ANNONCE des concerts que Furtwaengler doit diriger suscite des émotions diverses, selon que l'on considère l'événement sous l'angle de la musique ou celui de la politique.

Musicalement, nous savons tous qu'il s'agit du plus grand chef allemand de notre époque, le seul qu'on ait opposé à Toscanini — comme s'il n'était pas aussi simple de les admirer tous les deux, chacun pour ce qu'il a d'excellent.

Furtwaengler est né à Berlin le 25 janvier 1886. Il a été successivement chef des chœurs, puis, en 1911, directeur des concerts symphoniques de Lübeck. Placé en 1915 à la tête de l'opéra de Mannheim, il a, dès lors, rempli les plus hautes fonctions, succédant dans leurs emplois à Richard Strauss, Nikisch, Weingartner. En 1933 il est devenu le « premier chef d'orchestre de l'Etat », et la propagande du troisième Reich a largement mis son prestige à contribution.

Je crois avoir été le seul à étudier, en 1944, la technique de la propagande allemande par la musique, bien inutilement, j'en conviens. Mais nous étions encore en guerre. Maintenant, c'est la paix, du moins on nous l'affirme.

Mais tournons cette page et applaudissons Furtwaengler si sa maîtrise est intacte. Aussi bien, il nous faut apprendre à dissocier l'homme de l'artiste comme le fait Friedlind Wagner, petite-fille de Richard, dans les Mémoires où elle consigne ses impressions de gamine de treize ans, lors de l'arrivée du grand chef à Bayreuth, en 1931. Elle le décrit sans sympathie, émacié, sa « longue tête perchée sur un cou en tuyau de pipe ». Elle note malicieusement que, dans la fosse de l'orchestre invisible, il ne se livre pas à sa « gymnastique habituelle » devant le pupitre. Elle a d'autres griefs contre lui: elle n'en constate pas moins son génie le jour où il remplace à l'improviste Toscanini qui faisait un caprice et refusait de conduire parce que des intrus avaient pénétré dans la salle pendant la répétition. Elle dit son emprise sur l'auditoire, les spectatrices qui s'évanouissent sous le coup d'une émotion qu'elle a partagée.

Ce côté magnétique de l'art de Furtwaengler est troublant au plus haut point. Par là s'expliquent peut-être des particularités de sa technique que des chefs qualifiés ne parviennent pas à pénétrer. Et on ne le peut que si le charme n'agit pas. Certain soir de 1937 où il dirigeait la Neuvième de Beethoven, je me souviens d'avoir été, presque dès l'accord initial, saisi par l'œuvre, qu'il me semblait entendre pour la première fois, au point d'oublier totalement, et jusqu'à la fin, la personnalité humaine du chef, de son orchestre et de ses chanteurs.

Que pareil miracle se reproduise: pour l'instant, c'est ce qui compte.

Furtwaengler remontera dimanche 25 janvier au pupitre pour diriger, dans la salle du théâtre des Champs-Elysées, l'admirable orchestre de la Société des Concerts. Le chef allemand a choisi Beethoven pour patronner sa rentrée.

Pour ou contre ?

Trois interviews recueillies par Pierre BERGER.

Nous avons cru devoir demander à un certain nombre de hautes personnalités musicales françaises de nous définir leur position en face de la venue parmi nous de Furtwaengler

D.-E. INGHELBRECHT

— *Avant guerre, nous dit D.E. Inghelbrecht, j'ai toujours été partisan des rapprochements internationaux. Et j'ai toujours été admiratif pour les musiciens allemands. Mais je dois ajouter que, toute ma vie, j'ai été réticent quant à leur attitude. C'est, en particulier, le côté « Ubu Alles » que je ne peux supporter de personne. J'ai d'ailleurs dit cela dans un livre qui paraît en ce moment : « Mouvement contraire ».*

» Dans le cas précis de Furtwaengler, il a une grande valeur, mais il ne peut être mis en valeur avec d'autres. Je dois tout de même me souvenir que j'ai refusé de conduire « La Marseillaise » pour les Allemands pendant l'occupation.

» J'ai dirigé dernièrement outre-Rhin et je devais conduire la Philharmonique de Berlin. Les gens de Berlin n'ont pas voulu d'un chef français.

» Alors ?

» Et puis, chaque fois qu'on fait venir des étrangers chez nous, ils nous dénigrent ensuite. »

E. BIGOT

— *Je ne me reconnais pas le droit de prendre position...*

» Tout ce que je peux dire est que Furtwaengler est le plus représentatif des musiciens allemands. Je l'ai rencontré il y a une quinzaine d'années. Il me souvient d'un homme fort sympathique.

» Quant à ce qu'on lui reproche, je l'ignore.

» Et puis tout cela est très délicat.

» Encore une fois, je ne me reconnais pas le droit... »

H. SAUGUET

Et voici le compositeur Henri Sauguet :

— *Je ne suis pas du tout contre... Au contraire. D'abord j'ai une grande admiration pour Furtwaengler. Ensuite, la guerre est finie et les survivants doivent faire tout ce qu'ils peuvent pour l'oublier. Bien entendu, ce n'est pas parce que Furtwaengler est Allemand et qu'il fut nazi qu'il faut s'opposer, mais parce que c'est un grand musicien.*

Dimanche, la parole sera au public parisien.

THEATRE des VARIETES
Rions-nous d'aujourd'hui en attendant demain
avec
QUI L'EUT CRU !
La joyeuse revue d'actualité de
DED RYSEL

ETOILE Tous les soirs 20 h. 30. — Dimanche 2 matinées
CHARLES TRENET et LA REVUE DE RIP

CHATELET
Irrévocablement
20 dernières de
VALSES de VIENNE

J.-J. Gautier avait raison : « 3 garçons, 1 fille », la célèbre pièce de Roger Ferdinand marche vers la 250e au théâtre Daunou.
Il est prudent de louer.

MAYOL
SUCCES TRIOMPHAL
de la
Nouv. Revue « NU... 48 »
20 VEDETTES
et les MAYOL'S PIN UP GIRLS
Tous les jours 15 h. et 21 h.

IL FAUT AVOIR VU
LES IVOIRES DE CHINE
de MICHEL GYARMATHY
Le tableau dont parle tout Paris
T. l. soirs 20 h. 15. Dim., lundi 14 h. 30
FOLIES-BERGERE

STUDIO DE L'ETOILE
Le Grand film Letton "SINOVIA"
L'EVADE DE LA POTENCE V.O

BOOMERANG V.F.
ROYAL HAUSSMANN LE CLUB
LA CAGE AUX ROSSIGNOLS
ROYAL HAUSSMANN LE STUDIO

A l'Auberge du Dragon volant

UN ROMAN DE JOHN SHERIDAN LE FANU traduit de l'anglais par Michel ARNAUD

1815. La victoire des Alliés sur Napoléon vaut à la France une invasion de touristes étrangers. Parmi eux, Mr. Beckett, jeune gentleman anglais, se rend à Paris. Sur la route, il se lie avec un mystérieux gentilhomme et se trouve mêlé à une aventure qui lui vaut de tomber amoureux d'une jeune femme : la comtesse de Saint-Alyre. Désormais, il n'a qu'un souci : la retrouver. Le marquis d'Harmonville, cet ami de rencontre, va peut-être l'y aider... La providence s'en mêle aussi. Et la comtesse pointe à l'horizon. Mais au cours d'une grande fête, un magicien parle...

CHAPITRE XVII

Quelle est cette inconnue ?

SUR-LE-CHAMP, les porteurs abaissèrent une sorte de store en bambou, qui descendit avec un bruit sec, et l'assujettirent solidement ; puis l'homme au grand fez, à la barbe et à la baguette noires, commença une sorte de danse de derviche. Les hommes aux baguettes dorées se joignirent à lui et, finalement, les porteurs en firent autant, le palanquin étant le centre des cercles décrits par ces danseurs solennels dont l'allure, peu à peu, s'accéléra, dont les gestes devinrent brusques, étranges, frénétiques, au fur et à mesure que le mouvement se faisait de plus en plus rapide jusqu'à ce que, finalement, le tournoiement devînt si rapide que les danseurs semblèrent voler à la vitesse d'une roue de moulin, et parmi les claquements de mains de tout le monde et parmi l'universel émerveillement, ces étranges artistes se mêlèrent à la foule. La représentation, pour le moment du moins, avait pris fin.

Le marquis d'Harmonville se tenait à quelque distance, regardant le sol et réfléchissant, semblait-il. Je m'approchai.

— Le comte, me dit-il, vient de partir à la recherche de sa femme. Quel dommage qu'elle n'ait pas été là pour consulter le prophète ; c'eût été amusant, j'ose dire, de voir comment le comte se serait comporté. Si nous le suivions ? Je lui ai demandé de vous présenter à la comtesse.

Le cœur battant, j'accompagnai le marquis d'Harmonville.

Le comte me présentera-t-il à la comtesse ?

Nous errâmes, le marquis et moi, à travers les salons ? Ce n'était pas chose facile que de retrouver un ami dans la foule qui emplissait les pièces.

— Attendez-moi ici, dit le marquis, je crois savoir comment le retrouver. En outre, il se peut que sa jalousie l'ait averti qu'il n'avait guère intérêt à vous présenter à sa femme ; il veut mieux que j'aille le raisonner, puisque vous semblez tellement désirer de connaître la comtesse.

Ceci se passait dans la pièce que l'on appelle maintenant le « salon d'Apollon ». Les tableaux qui l'ornent sont restés gravés dans ma mémoire, et ceci d'autant plus que mon aventure de cette soirée devait avoir lieu dans cet appartement.

Je m'assis sur un sofa et regardai autour de moi. Outre moi-même, trois ou quatre personnes étaient assises sur ce vaste meuble doré. Elles bavardaient toutes très gaiement ; toutes, à l'exception de la personne qui était assise près de moi et qui était une dame. Nous n'étions séparés que par deux pieds à peine. Cette dame semblait apparemment perdue dans une rêverie. Rien ne pouvait être plus gracieux qu'elle. Elle portait le costume éternisé par Collignan dans son portrait en pied de Mlle de La Vallière. Ce costume est non seulement riche mais aussi élégant. Cette dame avait les cheveux poudrés mais on pouvait se rendre compte qu'ils étaient naturellement châtain foncé. Un joli petit pied était visible, et pouvait-il y avoir quelque chose de plus exquis que sa main ?

Il était extrêmement provoquant que l'inconnue fût masquée et qu'elle ne tînt pas son masque à la main par instants, comme le faisaient plusieurs autres dames.

DEMAIN :
Non, le comte ne me présentera pas à la comtesse

Une inconnue dans la galerie

J'étais convaincu qu'elle était jolie. M'autorisant des privilèges d'un bal masqué, ce microcosme où il est impossible, sauf par la voix et les allusions, de distinguer un ami d'un ennemi, je parlai :

— Mademoiselle, commençai-je, il n'est pas facile de me tromper.

— Tant mieux pour vous, monsieur, répondit calmement le masque.

— Je veux dire, continuai-je, décidé à aller au bout de mon compliment, que la beauté est un don beaucoup plus difficile à cacher que vous ne le supposez.

— Vous y êtes pourtant très bien parvenu, dit-elle de la même voix douce et insouciante.

— Je vois le costume de la belle Mlle de la Vallière sur des formes qui surpassent de loin les siennes ; je lève les yeux et je contemple un masque, et pourtant je reconnais celle qui le porte ; la beauté est comme cette pierre précieuse dont parlent les Mille et Une Nuits, qui, si bien cachée soit-elle, émet une lumière qui la trahit.

— Je connais cette histoire, dit la jeune femme. La lumière de cette pierre la trahissait, non pas au soleil, mais dans les ténèbres. Y a-t-il donc si peu de lumière dans ces pièces, Monsieur, qu'un pauvre ver luisant puisse briller avec tant d'éclat ? Je croyais que, partout où évoluait certaine comtesse, nous étions dans une lumineuse atmosphère ?

Le goût de la vérité

C'était là un discours gênant ! Comment y répondre ? Il se pouvait que cette femme fût quelqu'un de malicieux ou de méchant. Il se pouvait aussi qu'elle fût une amie intime de la comtesse de Saint-Alyre.

— Quelle comtesse ? demandai-je donc prudemment.

— Si vous me connaissez, vous devez savoir qu'elle est mon amie la plus chère. N'est-elle pas belle ?

— Comment pourrais-je répondre ? Il y a tant de comtesses !

— Tous ceux qui me connaissent savent qui est ma plus chère amie. Ne me connaissez-vous pas ?

— Vous êtes cruelle. Je puis à peine croire que je me sois trompé.

— Avec qui vous promeniez-vous à l'instant ? demanda-t-elle.

— Avec un gentilhomme de mes amis, répondis-je.

Je me doutais bien qu'il était de vos amis ; mais je crois le connaître et j'aimerais m'en assurer... N'est-ce pas un certain marquis ?

C'était là une nouvelle question extrêmement gênante.

— Il y a tant de monde ici : on peut se promener à un moment avec l'un et, le moment suivant, avec l'autre ; aussi...

— Aussi, une personne sans scrupules n'a-t-elle aucune difficulté à éluder une question aussi simple que la mienne. Sachez donc, une fois pour toutes, que rien ne déplaît autant à une personne d'esprit que la méfiance. Vous, Monsieur, vous êtes un gentilhomme discret. Je vous respecterai en conséquence.

— Vous me mépriseriez si je violais une confidence.

— Mais vous ne me trompez pas. Vous imitez la diplomatie de votre ami. Je déteste la diplomatie. Elle signifie fraude et lâcheté. Ne pensez-vous pas que je le connais ? L'homme qui a une croix blanche sur son domino ? Je connais très bien le marquis d'Harmonville. Vous voyez où vous a mené votre ingénuiosité !

— Je ne puis répondre ni oui ni non à vos conjectures.

— C'est inutile. Mais quelle raison vous a poussé à vous moquer d'une femme ?

— Me moquer d'une femme est la dernière chose que je songerais à faire.

— Vous avez prétendu me connaître et vous ne me connaissez pas ; par caprice, par désœuvrement ou par curiosité, vous avez voulu converser non point avec une femme mais avec un costume. Vous m'avez admirée et vous affectez de me prendre pour une autre. Mais qui est tout à fait parfait ? La vérité existe-t-elle encore sur la terre ?

— Vous vous êtes formé de moi une opinion erronnée.

— Et vous en avez fait de même pour moi ; et vous vous apercevez que je suis moins stupide que vous ne le supposiez. Je sais parfaitement qui vous souhaitez amuser de vos compliments et de vos mélancoliques protestations et *qui*, dans cet aimable dessein, vous étiez en train de chercher.

— Dites-moi de qui vous voulez parler, suppliai-je.

— A une condition.

— Quelle est-elle ?

— Si je nomme cette femme, vous me direz si je suis tombée juste.

— Vous me prêtez des desseins trop nobles objectai-je. Je ne puis admettre avoir voulu parler à une dame avec les intentions que vous décrivez.

— Bon, je n'insiste plus là-dessus ; mais si je la nomme, il faut que vous me promettiez d'admettre que c'est bien d'elle qu'il s'agit.

— Faut-il vraiment que je le promette ?

— Certainement non, vous n'y êtes pas obligé ; mais si je n'ai pas votre promesse, je ne vous adresse plus la parole.

J'hésitai pendant un instant mais quelle possibilité avait-elle de tomber juste ? Il me semblait invraisemblable que la comtesse eût fait allusion à notre si bref roman, et le masque en costume La Vallière ne pouvait certes savoir qui était le domino masqué assis à côté d'elle.

— J'y consens, dis-je. Je promets.

— Il faut promettre sur votre honneur de gentilhomme.

— Eh bien, entendu sur mon honneur de gentilhomme.

— Eh bien ! cette dame est la comtesse de Saint-Alyre.

(A suivre.)

(Copyright 1948 by Paris-presse and Michel Arnaud.)

Merry BROMBERGER vous découvre le vrai visage de l'Asie

L'ennemi n° 1 de Tchang Kaï Chek : LUI-MEME !

Il ne se décide pas à assainir une administration corrompue, et intrigue contre ses propres généraux

LA Chine nationaliste livre, en ce moment, aux communistes une bataille peut-être décisive afin de conserver les mines et les arsenaux de Moukden. Pour Tchang Kaï Chek, le grand drame ne réside pas dans la force des communistes mais dans ses propres faiblesses.

Le maréchal Tchang Kaï Chek est condamné à être le meilleur général de l'armée « rouge », celui qui vaut aux communistes leurs plus grands succès. Il y est condamné par la politique chinoise.

Les choses n'ont pas tellement changé depuis le temps où Tchang, jeune général, sabre et dauphin du Kuomintang, faisait la guerre aux Lords (seigneurs de la guerre), aux généraux indépendants qui se disputaient une Chine en lambeaux. Une armée, en Chine, c'est toujours le pouvoir. Les war lords ont été vaincus ou se sont soumis au maréchal, incarnation de la patrie chinoise, si lente à prendre conscience d'elle-même. Mais le but d'un général chinois reste moins de gagner des batailles que de conserver et d'accroître son armée, le territoire qu'elle occupe, les impôts qu'elle permet de lever et le rôle politique qu'elle permet de jouer.

Un médiocre stratège...

Un général trop souvent victorieux tourne vite au potentat et oublie ses devoirs envers le commandant en chef. Pour le tenir dans une stricte discipline, un désastre lui est de temps en temps nécessaire. Lorsqu'une armée nationaliste se trouve soudain sans munitions qu'elle meurt de faim en rase campagne faute de ravitaillement, ce n'est pas toujours parce que les vivres ont été détournés par des trafiquants ou le convoi attaqué par les communistes. C'est parfois parce que le convoi a été « oublié » par le gouvernement central.

De l'avis des généraux américains, Tchang Kaï Chek est un médiocre stratège. Mais c'est un incontestable génie politique. Il a de bonnes raisons de croire que l'unité de la Chine nationaliste, déjà entamée par les communistes, ne tient qu'à sa personne. En ménageant à ses lieutenants défaite après victoire, il les tient en lisière.

A Tai-Yen, la capitale du Shansi, le dernier des anciens « seigneurs de la guerre » illustre admirablement cette stratégie souterraine, qui complique celle des opérations en surface. Le général Yen Hsi Shan, cerné depuis des mois dans sa capitale par les communistes, appelle au secours par radio, les généraux voisins. Aucun de ceux-ci ne se porte à son aide. Ce serait risquer de perdre leurs armées pour lui conserver la sienne. D'autre part, Yen Hsi Shan paraît subir un siège des plus confortables. Sa capitale est bien ravitaillée et ses quatorze femmes fument l'opium à satiété. Nankin soupçonne le vieux war lord de n'être pas si mal avec ses assiégeants communistes et se garde bien de lui parachuter armes et munitions.

Mais il n'est pas sans péril de se faire la guerre à soi-même. La situation de Tchang Kaï Chek, trop souvent battu par Tchang Kaï Chek, est, ces mois derniers, devenue très grave.

Il y a vingt ans que le maréchal de la Chine est en lutte avec les communistes: exactement depuis sa rupture avec eux, en 1927. La guerre avec le Japon n'a jamais détourné sa pensée de la lutte contre l'extrême gauche.

— Les Japonais, disait-il pendant la guerre en mettant en réserve les divisions blindées que les Américains lui forgeaient, ne sont qu'une maladie de peau. Les communistes sont une maladie de cœur.

De fait il s'en fallut de peu que sa victoire sur les Nippons n'ait été acquise qu'au profit de ses rivaux communistes. Ceux-ci étaient prêts à entrer à Shanghaï, à Canton, à Pékin. Ils ne furent battus de vitesse que grâce à l'aviation américaine : au cours de l'opération aérienne la plus importante de l'histoire, celle-ci transporta des troupes depuis Tchoung-King jusqu'à des points situés à 3.000 kilomètres au nord, au sud et à l'est, par-dessus les territoires contrôlés par les Chinois rouges.

Si, un jour, les communistes devaient s'emparer de la poche de Moukden, de ses mines et de ses arsenaux, ce serait la puissance industrielle mise au service de la guerilla. Nankin, asphyxié par l'inflation, déchiré par les factions, paralysé par la corruption et l'impopularité, n'ayant plus pour elle que le prestige de Tchang Kaï Chek, aurait alors bien de la peine à repousser un rush communiste.

La mission révélatrice

C'est pourquoi le maréchal appelle l'Amérique au secours. Il lui faut 500 millions de dollars tout de suite, des armes, des approvisionnements de toute nature pour faire front à la progression révolutionnaire. Marshall, qui a tenté vainement en Chine la réconciliation des communistes et du Kuomintang avant de prendre la tête du Département d'Etat à Washington, espérait jusqu'ici qu'en faisant attendre son aide il déciderait Tchang Kaï Chek à opérer la « révolution » qu'on attend de lui au sein du Kuomintang fossilisé. Il voulait le voir abolir une dictature de politiciens belliqueux et de généraux avides, chasser les trafiquants qui ont dilapidé l'or américain, les vivres de l'U.N.R.R.A., les fournitures militaires, et appeler au pouvoir des hommes et des partis nouveaux en tentant un accord peut-être encore possible avec les communistes.

Les espoirs ont été déçus. Mais le général Wedemeyer, l'ancien chef d'état-major américain de Tchang Kaï Chek, l'homme qui forma les divisions « modèles », Wedemeyer, renvoyé en mission à Nankin, est revenu épouvanté. Si les 500 millions de dollars ne sont pas accordés à Tchang Kaï Chek, ce peut être l'effondrement du Kuomintang, la victoire sans bataille des communistes, 500 millions d'alliés jaunes pour Moscou. L'aide immédiate est donc indispensable.

William Bullitt, ancien ambassadeur des U.S.A. en France, lui aussi retour de Chine, estime que ce n'est pas assez de 500 millions de dollars. Il réclame, de plus, l'envoi de Mac Arthur à Nankin comme second maréchal de la Chine.

Il épouse là les craintes des milieux américains résidant à Nankin. Sans contrôle américain, sans commandement américain, les 500 millions de dollars n'auront pas plus d'effet que les sept ou huit milliards de dollars dépensés en Chine pendant la guerre. Ils ne feront qu'accroître la fortune de quelques milliardaires chinois aux yeux noyés dans la graisse, insuffler un vain oxygène à un régime condamné par sa propre décomposition. Si Tchang Kaï Chek n'opère pas sa révolution, disent-ils, la Chine est condamnée à retomber en morceaux au pouvoir des « war lords », dont le plus puissant sera Maô Tseu, le Staline chinois, qui dévorera peu à peu tous les autres.

Mac Arthur contre Galen ?

A Washington, les délibérations sont fiévreuses.

Donner 500 millions de dollars sans un contrôle américain au gouvernement moribond de Nankin, c'est faire à celui-ci une piqûre coûteuse qui enrayerait de quelques mois seulement la progression communiste.

Mais Mac Arthur à Nankin, n'est-ce pas la guerre ?

De l'autre côté de la frontière sibérienne, Galen, le second de Borodine, le vieux conseiller russe du Kuomintang à Canton, n'est pas mort. Il s'appelle maintenant Blucher : le maréchal soviétique Blucher. Il s'empara de la Mandchourie en une offensive éclair au moment de la victoire sur le Japon et ne l'évacua que pour la laisser à ses anciens lieutenants, les chefs communistes chinois.

Mac Arthur à Nankin, c'est Blucher à Moukden, et la grande mêlée recommencée. Il y a de quoi se montrer embarrassé à Washington.

(Copyright 1948 by « Paris-presse » and Merry Bromberger).

Voir « Paris-presse » à partir du 14 janvier 1948.

Prochain article :
La cavalerie Tang

PARIS vous offre...

THEATRES

Opéra	20,30	La Flûte enchantée.
Opéra-Com.		Relâche.
Com.-Franç. (Richelieu).	20,45	Athalie.
Com.-Franç. (Luxemb.).	20,45	Ruy Blas.
Alhambra	20,30	Le Maharadjah.
Ambassad.		Relâche.
Antoine	21	La Patronne.
Atelier		Relâche.
Athénée		Relâche.
B. du Nord	21	Le Béguin du régim
Bouff.-Paris	21	Couleurs du temps.
Capucines	20,45	Le Roi Pausole.
Châtelet	20,30	Valses de Vienne.
Com. Ch.-El.		Relâche.
Com.-Wagr.	21	Une Petite Rosse.
Daunou	21	3 garçons 1 fille.
Edouard-VII	21	Le Diable boiteux.
Européen	21	Poussin.
Gaité-Lyr.	20,30	Andalousie.
Gramont		Relâche.
Gd-Guignol	20,45	Le Baiser de sang
Gymnase	21	Retour.
Hébertot	21	Le Prince des neiges.
Humour		Relâche.
La Bruyère	21	La colline de la vie.
Madeleine	21	Passage du Malin.
Marigny	21	Amphitryon.
Mathurins		Relâche.
Michel		Relâche.
Michodière		Relâche.
Mogador (proch.)		Violettes impériales.
Monceau		Relâche.
Montp.-Baty		Relâche.
Noctambules		Relâche.
Nouveautés		Relâche.
Œuvre	21	Hom. à l'américaine.
Palais-Royal	21	Chasse gardée.
Pte-St-Martin	21	Tire-au-Flanc.
Pigalle	21	Les Ballets des arts.
Potinière		Relâche.
Renaissance	21	La Route au tabac.
Sarah-Bernh.		Relâche.
St-Georges	20,45	Un hom. c. l. autres.
Th. de Paris		Relâche.
Th. République		Relâche.
Variétés	21	Qui l'eût cru !
Verlaine	21	Festival du rire.
Vx-Colombier		Relâche.

MUSIC-HALLS

A.B.C.	20,45	La Revue du rire
Bobino	21	Hier c. aujourd'hui.
Cas. Montp.	21	Miss Cow-Boy.
Cas. de Paris	20,30	Paris Extra-Dry.
Etoile	20,30	Rev. Rip, Ch. Trenet
Fol.-Bergère	20,15	C'est d. l. folie (rev.)
Lido	21	Made in Paris.
Mayol	21	Nu... 48.
Tabarin	21	Ambiance.

CHANSONNIERS

Cav. Républ.	21	Souplex, Grello.
Club des 5	21	Le Droit de rire.
Coucou	21	Pas de ça... Disette !
Deux-Anes	21	Ah ! les vaches.
Dix-Heures	22	R Q « 48 ».
Lune-Rousse	21	Fleurs des chants.
Quelibet	21	Martini.
Trois-Baudets	21	Marshall nous voilà

CINEMAS

FILMS FRANCAIS

Astor		Amants d.Pt-St-Jean
Auberi-Palace		Une nuit à Tabarin.
Balzac		Un Flic.
Biarritz		M. Vincent.
Champs-Elysées		Café de Paris.
Ciné Michodière		Faisons un rêve.
Cinécran		Diamant de 100 sous
Ciné Etoile		Le voleur a porte bien.
Clichy Palace		Les Maudits.
Colisée		Le beau voyage.
Empire		Amants d.Pt-St-Jean
Gaumont-Théâtre		Une nuit à Tabarin.
Helder		Un Flic.
Impérial		Diamant de 100 sous
Madeleine		M. Vincent.
Marignan		Les Jeux sont faits.
Marivaux		Les Jeux sont faits.
Moulin-Rouge		La Grande Maguet.
Max-Linder		La Grande Maguet.
Olympia		La Grande Maguet.
Normandie		La Grande Maguet.
Paramount		Le beau voyage.
Portiques		Diamant de 100 sous
Régent Caumartin		Nid d'espions.
Royal-Hauss. (St.)		Cage aux rossignols
Scala		Un Flic.
Studio Etoile		Quadrille.
Vivienne		Un Flic.

FILMS ETRANGERS (Vers. orig.)

Agriculteurs		L.pl.bell.ann.d.n.vie.
Apollo		Loona l.Sauvageonn.
Artistic		Péché mortel.
Avenue		Raisins de la colère.
Broadway		Dames de Shanghaï.
Bonaparte		Rend.-vs avec l.crim.
Caméo		Eve éternelle.
César		Quel pétard !
Cinép. Ch.-Elysées		Dumbo.
Ciné-Opéra		Heizapoppin.
Club des Vedettes		Les Ecumeurs.
Delambre		Crime d.Mme Lexton
Elysées-Cinéma		L.d.Barry ét.un.dam.
Ermitage		Lame de fond.
Galté-Clichy		Week end au Wald.
Galté-Rochech.		Johnny Apollo.
La Royale		Dame de Shanghaï.
Lord-Byron		Heureux mortels.
Marbeuf		Arrivé d.l. 5e avenue
Napoléon		Crime d.Mme Lexton
New-York		Etoile de ballet.
Pagode		Fact. son. touj. 2 fois
Paris		Eve éternelle.
Radio-Ciné Opéra		Dumbo.
Studio Raspail 216		L'Am. vient en dans.
Studio Universel		Rosie l'entêtiablée.
Triomphe		Chevaliers du Ciel.
Ursulines		L.pl.bell.ann.d.n.vie

FILMS ETRANGERS DOUBLES

California		Dame de Shanghaï.
Cinémonde		Dame de Shanghaï.
Cinépresse Ternes		Lady Eve.
Eldorado		Du Sang sur la piste.
Français		Lame de fond.
Gaumont-Palace		M. Verdoux.
Les Images		Lame de fond.
Le Lynx		Du Sang sur la piste.
Midi-Minuit Folies		Joe Palook.
Palace		Crime d.Mme Lexton
Pax		Révolte à bord.
Pereire Palace		Mon épouse favorite.
Plaza		Heureux mortels.
Radio-Ciné Montp.		Divorce de Lady X.
Rex		M. Verdoux.
Rits		Raisins de la colère.
Royal-Haus. (Club)		Boomerang.
Royal-Haus. (Mél.)		Raisins de la colère.
Studio 28		Le Bal des Sirènes.
Studio Parnasse		L.pl.bell.ann.d.n.vie.
Studio Rivoli		La Maison Rouge.

Non
vous n'aurez jamais autant ri !
CARY GRANT · MYRNA LOY
SHIRLEY TEMPLE
Deux sœurs vivaient en paix...
(The Bachelor and the Bobby-Soxer)
MERCREDI
MARBEUF · CAMEO
VERSION ORIGINALE
RKO RADIO FILMS

Un nouveau CHARLIE CHAPLIN
Monsieur VERDOUX
GAUMONT-REX

APRES-DEMAIN
MARIGNAN MARIVAUX
Pierre BLANCHAR
Simone RENANT
Après l'Amour
Giselle PASCAL
D'APRÈS L'ŒUVRE DE HENRI DUVERNOIS et PIERRE WOLFF
MISE EN SCÈNE DE MAURICE TOURNEUR

REX Perm. : Sem. 13 h. 30 à 24 h. Dim. 12 h. à 24 h
Gaumont-Pce. Sem.perm. 14 à 19 h. Soir. 20 h.50. Dim.perm. 14,30-24 h
SALLES CHAUFFEES.

MERCREDI
Le PARIS / L'ASTOR (EX PETIT CASINO)
Cas de Conscience !!
La Jalousie peut-elle être rétrospective ? Une femme peut-elle aimer un assassin ?
CES DEUX PROBLEMES DU SECRET DES AMES sont posés avec puissance dans le nouveau film de Jean Stelli
ROUTE SANS ISSUE
Filmsonor

DELAMBRE
PALACE
NAPOLEON
Un drame angoissant !
JOAN FONTAINE
DANS
UNE PRODUCTION SAM WOOD
LE CRIME DE Mme LEXTON
"IVY"
PATRIC KNOWLES, HERBERT MARSHALL
RICHARD NEY
MISE EN SCÈNE DE
SAM WOOD
UN FILM UNIVERSAL INTERNATIONAL

AVENUE V.O.
ROYAL HAUSSMANN V.F.
RITZ V.F.
Le chef-d'œuvre du Cinéma
LES RAISINS DE LA COLERE
Henry Fonda
John Ford
20

LE "DOUBLAGE"

qui n'était qu'un moyen peut-il devenir un art ?

ETES-VOUS pour ou contre le doublage des films étrangers ? Controverse d'actualité. Les cinégraphes rompent des lances. Après s'être longtemps tu, Charlie Chaplin s'est mis à parler intarissablement dans « Monsieur Verdoux ».

Curieux film de transition dans la carrière du grand mime. Aux gags traditionnels il a substitué le comique de situation. La dernière séquence qui retrace les préparatifs de l'exécution capitale de Landru n'est pas *visuellement divertissante*. Le rire des spectateurs est déclenché avec automatisme par le texte. C'est peut-être la première fois, au cinéma, que le texte a plus d'importance que l'image.

Après deux projections de la version originale, avec sous-titres français, il faut bien reconnaître que seul un agrégé d'anglais peut saisir les demi-teintes d'un dialogue aussi important. Marcel Achard s'est imposé un patient travail pour plaquer son esprit d'auteur boulevardier sur l'humour du grand acteur anglais.

La plupart des critiques, qui n'ont pas eu la conscience professionnelle élémentaire d'assister à une projection de la version française, ont affirmé doctoralement que la voix du comédien choisi pour dire les répliques écrites par Marcel Achard ne peut être valablement attribuée à Charlie Chaplin. On peut répondre que la véritable voix de Chaplin dans la version originale ne nous satisfait pas davantage. Charlot resté pour chacun de nous un personnage muet, pétri de nos rêves personnels et auquel nous avons secrètement beaucoup prêté depuis trente ans.

A l'instant même où l'on nous présente le premier doublage intelligent, la critique condamne cet artifice imposé par le défaut d'universalité de la langue anglaise. Logique des temps, le syndicat des auteurs de films infligé une amende de deux mille francs à Marcel Achard. Peut-être parce qu'il a traduit sans trahir ?

Le public, qui ne s'embarrasse pas des contingences purement commerciales qui animent les tenants du cinéma pur, ne boude pas son plaisir. Pour s'en convaincre, il n'est que de se mêler à lui au cours d'une projection publique. Il applaudit sans réserve Charlie Chaplin « parlant français » et, parce qu'il comprend, il approuve ce qu'il dit en connaissance de cause.